



Conte

Le 28 mars 1941 l'église de Sainte-Marie de Lübeck fut bombardée par l'aviation alliée. Sous l'effet de la chaleur dégagée par l'incendie l'enduit blanc qui recouvrait les murs sauta. Les lambeaux de salpêtre, une fois qu'ils furent tombés, découvrirent des parois peintes. La municipalité décida de restaurer ces fresques que les fidèles avaient oubliées. Fey, Hirschfeld, Fendrich, Dietrich-Dirschau, Malskat exécutèrent ces travaux.

Onze ans après, le 7 octobre 1952, le peintre Lothar Malskat se présenta spontanément devant le Tribunal de Justice de Lübeck. Il s'accusa d'être l'auteur des fresques qu'il avait été chargé de restaurer autrefois. Il dit :

— J'ai été poussé par l'esprit des parois à inventer des figures et maintenant ce sont les esprits des peintres offensés qui me tourmentent. Ils m'ont entièrement privé du sommeil depuis onze ans. La nuit ne m'admet plus dans son royaume. C'est le XII^e siècle en moi qui me maudit. Condamnez-moi.

J'ai composé le conte de Lothar Malskat tandis que je corrigeais les textes qui ont été rassemblés dans *Ecrits de l'éphémère*. Je vérifiais les dates notées dans *Dix ans après* concernant le musicien Sainte-Colombe. Je me suis dit : « Ah ! mais j'ai *Onze ans après* ! » Je remercie Philippe Bonnefis, Michel Delorme, Cécile Bourguignon, Alain Demillac, Jean-Pierre Vespérini, Catherine Joubaud, qui ont permis et fait ce livre.



...l'angoisse mesure la détresse. La détresse est de ne pas te tutoyer, d'être dans la non-parole et dans la non-taciturnité. La passion en est absolue ; et c'est le mal. Car l'aspiration s'ourle sur la limite. Elle est transgression de la socialité et de son discours. Ce mal est le plus vieux ; la gorge s'est toujours serrée à prononcer le nom. Le monde – comme une méditation de Saussure le montrera – se meut dans l'impossible anagramme. Mais alors il y a dans cette extériorité où Scève se situe, dans la bordure, l'ultimatum, le deuil où il parle, une excessivité à la détresse elle-même pour qu'y cesse l'angoisse : où l'écart devient sans écart, immergence où se dissout la transgression ; lieu de nature où le texte ne soit plus archive mais hors du temps, sans temps et non-texte ; déploiement où l'obscur ne soit sombre de rien, pure lumière ou nimbe ; lieu de la mort même de la parole, mort du vocatif, mort de la détresse.

Certainement, crainte et horreur parcouraient le destin de la nomination. Le dizain CCCLXXXI donnait l'extinction de la voix (la fin de la répression) dans l'indice psychologique de la plainte et du soupir. Déchéance au non-discours transparaisait comme un possible de l'ex-discours du tutoiement ; comme sa qualité d'altération¹. Il faut insister sur cet horizon de la nomination ; *horizon* où elle-même ne regarde jamais et cependant en est l'écho. Comme si le reflet présidait à l'objet ; la mort, le tremblement, le tracé d'ombre, à la tentative de l'autre. Ainsi Orphée, « celui qui toujours meurt, qui est l'exigence de la disparition, qui disparaît dans l'angoisse de cette disparition, angoisse qui se fait chant, parole qui est le pur mouvement de mourir² », va comme le Poème – ce qui ne peut se « retourner » – mais, et au même titre, dans l'accompagnement de la Lyre.

« Chantant Orphée au doux son de sa lyre³ », c'est la complicité du plus sauvage et du chant qui fait signe à celle de la pierre, du pétrifié, de la mort et de la Lyre. Est conjointe à la nomination la chute dans le soupir, la plainte, le gémissement. C'est là